

Un mariage sur écoute

JOHN JAY OSBORN

Un mariage
sur écoute

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marc Amfreville*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Farrar, Straus et Giroux en 2018
sous le titre: *Listen to the marriage.*

ISBN : 978.2.8236.1406.0

© John Jay Osborn, 2018
© Éditions de l'Olivier pour l'édition en langue française, 2019.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Marilyn Harris Kriegel
et Frederick Schieffelin Osborn*

«Y a-t-il une question pratique quelconque à régler maintenant?» demanda Sandy.

Comme une élève, Gretchen leva la main.

Il y avait bien longtemps qu'un des conjoints qui venaient consulter Sandy n'avait pas levé la main pour demander la parole.

«Oui, Gretchen, dit Sandy. Quel est le problème?»

– Je m'inquiète pour l'argent. Depuis que j'ai quitté la maison, il a fallu que je loue un appartement, que je le meuble, que j'assume les nouveaux frais de garde des enfants.

– De combien d'argent disposez-vous?

– Je ne sais pas. Sur mon compte courant, actuellement, j'ai trois mille dollars. Le reste de notre argent, c'est Steve qui s'en occupe.»

Sandy se tourna vers Steve, le mari de Gretchen, avachi dans le fauteuil qui faisait face à celui de sa femme.

«Eh bien, Steve, parlez-nous un peu de la situation financière...»

– Je viens d'être accepté comme associé à part entière chez Simpson Weaver. J'ai eu l'opportunité d'acheter des parts. Ça a épuisé toutes nos ressources disponibles.

– Vous voulez dire que Gretchen et vous n'avez pas d'argent?

– Mais si, bien sûr que nous en avons. Nous devons avoir quelque chose comme vingt mille dollars placés chez Vanguard. Tout va aller comme sur des roulettes. Maintenant que je suis officiellement associé, je vais pouvoir emprunter autant que j'en ai besoin.

Tu as été obligé d'acheter des parts pour devenir associé et à présent tu peux emprunter autant que tu veux..., s'étonna Sandy en son for intérieur.

« Si j'ai bien compris, vous venez de vendre une maison située à Ross, n'est-ce pas ? dit-elle. Où est passé le produit de cette vente ?

– Nous avons signé l'acte de vente définitif ce matin, répondit Steve. J'ai reçu un chèque de deux cent mille dollars. »

La mère de Sandy avait été une figure légendaire de l'immobilier. De fait, son cabinet se trouvait dans l'un des immeubles qu'elle possédait. Sandy en connaissait un rayon sur la question.

« Vous avez vendu une maison située à Ross et vous n'en avez pas retiré plus de deux cent mille dollars ?

– J'avais été obligé de l'hypothéquer. J'en ai tiré le maximum.

– Pour acheter des parts de votre société ? demanda Sandy d'un ton neutre.

– Ça peut paraître fou, mais c'est comme ça que les choses marchent. »

Steve se pencha en avant dans son fauteuil.

« Vous pensez que c'est invraisemblable, hein ? Que j'ai peut-être arnaqué Gretchen ou fait un truc pas net ? s'exaspéra-t-il.

– Je vous connais depuis une demi-heure. Je n'ai pas la moindre idée de ce que vous avez pu faire à Gretchen. Tout ce que je sais, c'est qu'elle s'inquiète au sujet de l'argent.

– Eh bien, nous pouvons nous partager le produit de la vente de la maison.

– Et vous, est-ce que la question de l'argent vous inquiète ?

– Non, pas vraiment. Bientôt je vais toucher mes premiers dividendes en tant qu'associé.

– Et d'ici là, vous pourrez emprunter autant que vous le souhaitez ?

– Absolument.

– Je pense que vous devriez donner les deux cent mille dollars de la maison à Gretchen. »

Sandy vit que le coup avait porté. Steve faillit riposter violemment. Mais il parvint à se maîtriser.

« L'idée est intéressante », déclara-t-il posément, avec précaution.

Sandy lui laissa le temps d'en dire plus.

« La totalité des deux cent mille ? »

– Oui. La totalité. Gretchen a fait un grand pas en allant vivre ailleurs avec les enfants. En plus de tout le reste, est-ce que vous voulez qu'elle se fasse du souci pour les questions d'argent ? »

Eh oui, Steve, insistait Sandy. Elle t'a quitté mais je veux que tu lui verses la totalité des deux cent mille dollars. Est-ce que tu vois pourquoi ?

« Mais la moitié revient à Steve ! » s'exclama Gretchen. Elle avait l'air si sérieuse, si typiquement américaine avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus. C'était un peu comme si elle avait dit : Mais qu'est-ce que je fais là ? Ce n'est pas cette scène qu'on était censés tourner.

« Comment cela, "la moitié revient à Steve" ? demanda Sandy.

– Si on divorçait, la moitié lui reviendrait.

– Est-ce que vous voulez divorcer ?

– Je ne sais pas, répondit lentement Gretchen. Probablement. Mais nous avons deux enfants.

– Je suis thérapeute conjugale, déclara Sandy. Ce que dit la loi ne m'importe pas. Vous pouvez consulter un avocat pour vous faire expliquer cet aspect-là des choses. Ce que moi, je vois, c'est que vous vous inquiétez pour l'argent, et je me dis que deux cent mille dollars vous rassureraient sur ce point, au

moins pour l'instant. Vous m'avez dit que c'est vous qui êtes au premier chef responsable des enfants, en plus de votre travail à plein temps. Je crois que vous allez avoir besoin de toutes sortes d'aides. Voulez-vous vraiment avoir à vous soucier des questions d'argent, en sus de tout le reste? »

Le visage de Gretchen s'éclaira. « Vous pensez réellement que je devrais toucher la totalité des deux cent mille dollars? »

– Oui », répondit Sandy.

Elle se tourna vers Steve. Sa chemise était repassée, ses chaussures cirées, son pantalon avait un pli parfaitement marqué. Toutefois, ses yeux marron étaient lourdement cernés et ses mains tremblaient. Il semblait s'appliquer à ne pas craquer.

« Qu'en pensez-vous, Steve? demanda-t-elle.

– Je pense que la plupart des hommes à ma place diraient: Ma femme s'apprête à demander le divorce et la conseillère conjugale veut que je la laisse partir avec tout l'argent du foyer... Alors que légalement, la moitié me revient... Pourquoi est-ce que j'accepterais un truc pareil? Voilà ce que la plupart des hommes diraient.

– C'est effectivement ce que la plupart des hommes diraient, concéda Sandy. Mais vous? »

De façon étonnante, il sourit.

« Quand vous avez dit que la totalité des deux cent mille dollars devraient revenir à Gretchen, j'ai pensé: Ben ça alors! » Steve marqua une pause. « Je me suis dit: Mais qu'est-ce qui se passe ici? J'avais l'impression d'être pris au piège. J'ai pensé: Le temps qu'on décide de divorcer ou pas, est-ce que tout ne devrait pas rester en l'état? »

Rien n'était plus opposé aux conceptions de Sandy que l'idée de tout laisser « en l'état ».

« Voulez-vous divorcer? »

Steve ne répondit pas. Que ressentait-il? Sandy n'était pas sûre qu'il puisse le dire. Elle lui demanda : « Comment vous sentez-vous, Steve? »

– Comment je me sens? » Il semblait qu'il ne s'était pas autorisé jusque-là à se poser la question. « Ma femme est partie avec les enfants. Je viens d'être accepté comme associé dans une société de capital-investissement et je me sens plus mal que jamais dans ma vie. Ça fait des semaines que je ne dors pas. »

Il s'interrompt, regarda Gretchen assise dans le fauteuil face à lui. Comme s'il avait voulu faire le point. Qui était-elle? Il n'en savait plus rien.

C'est une belle et intelligente princesse des glaces et tu as vraiment tout bousillé, songea Sandy.

Allait-elle les prendre en thérapie? Elle n'en était pas certaine. Où étaient les artistes rêveurs et mélancoliques? Elle ne les voyait jamais. Steve était-il un rêveur? Un rêveur, capable d'introspection, désireux de changer? Le pouvait-il seulement? Écrivait-il des poèmes au milieu de la nuit? Peignait-il des aquarelles? Mesurait-il combien cette ville était belle en cette période de l'année?

Elle tourna les yeux vers Gretchen. *Et toi, est-ce que tu pourrais changer? En fait, ce serait peut-être plus difficile encore pour toi, princesse.*

Steve balayait le cabinet du regard, le bureau dans un coin, les sièges scandinaves, et juste derrière eux, le gros fauteuil victorien vert. Pensait-il que celui-ci n'était pas à sa place dans cette pièce? Les deux fenêtres par lesquelles on voyait la cime du poivrier. Sandy se rendit compte que Steve n'avait fait attention à rien quand il était entré ici d'un pas mal assuré, ayant des difficultés même à gagner son siège. Maintenant, il paraissait se ressaisir.

« Steve? dit-elle.

– Désolé. Expliquez-moi pourquoi je devrais donner à Gretchen la moitié de cette somme qui m'appartient. Pour quelle raison le ferais-je?

– Parce qu'elle s'inquiète pour l'argent.

– Je ne veux pas divorcer, déclara Steve avec calme, répondant enfin à la question de la thérapeute.

– Pourtant vous donnez l'impression de beaucoup hésiter sur ce point, rétorqua Sandy. Ce que vous avez fait jusqu'ici n'a pas marché. Vous devriez essayer quelque chose de nouveau. Quelque chose qui ne vous ressemble pas. Qui aille à l'encontre de votre intuition première. Pourquoi pas? Qu'avez-vous à perdre?

– De l'argent.»

Mauvaise réponse, Steve. Sandy se contenta de le fixer du regard. *Tu pourrais tout perdre d'une seconde à l'autre, Steve. Est-ce que tu en as conscience?*

«Vous voudriez que j'essaie quelque chose de contre-intuitif? résuma Steve au bout de quelques secondes.

– Pourquoi pas?»

Il continuait à s'accrocher bec et ongles à ce que la plupart des hommes auraient pensé. *Lâche prise, Steve,* songea Sandy. Il détourna les yeux, fixa un point à mi-distance.

«Je suis fatigué, soupira-t-il.

– Je sais», répondit Sandy.

Lâche prise, ça fait trop longtemps que tu te crispes.

Et c'est ce qu'il fit. Sandy sentit qu'il se libérait du regard des autres, des conseils qui ne marchent jamais, et qu'il se laissait entraîner dans l'inconnu.

«OK, dit-il. Allons-y pour le contre-intuitif.»

Il fouilla dans sa poche de veste et en sortit une enveloppe.

«Il se trouve que j'ai l'argent sur moi.»

Il ouvrit l'enveloppe, en tira un chèque. Puis il prit son stylo-

plume Montblanc dans sa poche de chemise et endossa le chèque, qu'il tendit à Gretchen. Elle l'accepta. Deux cent mille dollars.

« Merci », dit-elle.

Sandy pensa que c'était sans doute le premier mot gentil que Steve ait entendu Gretchen prononcer depuis bien longtemps. *Merci. Tu vois, Steve, pensa-t-elle, tu as tenté quelque chose de contraire à toutes tes intuitions, et déjà, ça fait ses preuves.*

Oui, elle allait les prendre en thérapie.

Sandy proposait toujours à ses couples quelques séances individuelles au début.

Deux jours plus tard, quand Gretchen revint seule, elle paraissait épuisée, morte de fatigue. Elle était en retard, de surcroît, quoique de quelques minutes seulement. Elle se hâta de gravir l'escalier qui conduisait au cabinet de Sandy, situé au premier étage.

« Je suis désolée d'être en retard », dit-elle. Elle se dirigea vers le siège qu'elle avait occupé la fois précédente. « Heureusement que vous avez ce petit parking. »

Elle posa son sac en cuir marron par terre à côté d'elle. Elle inspira profondément plusieurs fois.

« Cet immeuble est magnifique, reprit-elle. J'ai vu la plaque de bronze sur le mur près de l'escalier, où vous remerciez votre mère de vous en avoir fait cadeau. »

C'est ma mère qui l'a fait poser, se rappela Sandy.

« Merci, dit-elle. Quoi de neuf? Vous m'avez l'air épuisée. »

Cette observation coupa Gretchen dans son flot de paroles et la ramena à la situation présente.

« C'est vrai. La nuit dernière j'ai corrigé des copies jusqu'à deux heures du matin, et ensuite, j'ai dû me lever pour amener les enfants à l'école, dans Dolores Street, puis j'ai roulé jusqu'à Fillmore Street pour venir vous voir, et après, il va falloir que je retraverse toute la ville pour donner mon cours à l'université de San Francisco, avant de repartir à

Dolores Street récupérer les enfants. Je ne sais plus très bien, Sandy...

– Qu'est-ce que vous ne savez plus très bien ?

– Il suffirait qu'une petite pièce se grippe, par exemple que l'école appelle pour me prévenir qu'un des enfants est malade, et toute la mécanique tomberait en panne.

– Et Steve intervient où dans tout ça ?

– Il va chercher les enfants à l'école deux fois par semaine, et il les prend un week-end sur deux.

– Donc, si un des enfants était malade et que vous ayez un cours à donner, rien ne vous empêcherait de demander à Steve de prendre le relais, n'est-ce pas ?

– Je ne veux rien devoir à Steve, dit Gretchen d'un ton égal. Je n'aime déjà pas beaucoup l'idée qu'il les ait deux après-midi par semaine.

– Il faudrait que nous parlions de ça. Mais peut-être pas tout de suite. Pourquoi n'engagez-vous pas quelqu'un pour s'occuper des enfants ?

– Je ne veux pas qu'ils aient l'impression que je les abandonne. Ils sont déjà perturbés par notre séparation. »

Sandy secoua la tête.

« Vous êtes professeure dans une université où des milliers d'étudiants pleins de talent ont besoin de trouver des petits boulots. Vos enfants pourraient apprécier de passer un après-midi par semaine avec l'un d'entre eux, plutôt qu'avec une mère surmenée qui a du mal à garder les yeux ouverts après avoir corrigé des copies toute la nuit. »

Il y a autre chose, j'en suis certaine, se dit Sandy.

« Mais vous n'avez pas passé tout ce temps à corriger des copies, n'est-ce pas ?

– Je suis restée au téléphone pendant environ une heure, répondit Gretchen sans s'émouvoir.

– Avec un homme sans doute ?

– Oui.

– Parlez-m'en.

– Cela m'embarrasse un peu, articula lentement Gretchen.

– Vous dépasserez ce moment de gêne», lui assura Sandy en souriant. Je n'en doute pas une seconde, pensa-t-elle.

Gretchen hocha la tête.

« Eh bien, juste après ma titularisation, je suis allée à un colloque sur Dickens et ses contemporains. Ce type a fait une très bonne communication sur le monde de l'édition à Londres au milieu du XIX^e siècle. Je l'avais déjà rencontré. Il m'avait beaucoup encouragée dans mes recherches. On a bavardé et j'en suis venue à lui raconter comment les choses se passaient avec Steve. On a fini la nuit ensemble. Il a compris tout ce qui me manquait depuis un certain temps et à quel point ma vie avec Steve était devenue limitée.

– Il s'appelle ?

– William Keener. Bill.

– Est-ce que vous saviez que Steve avait une liaison quand ça s'est produit ?

– Je ne l'avais pas mis au pied du mur, mais je l'avais deviné. Il ne disait jamais clairement où il se trouvait. Il recevait des coups de fil aux moments les plus inopportuns. J'avais compris. C'était ahurissant de le voir faire. Comment pouvait-il me croire aussi bête ? Pourtant il continuait. C'est vraiment étonnant de voir la personne avec laquelle vous vivez s'enfoncer de cette façon dans le mensonge.

– En résumé, donc, vous avez chacun une liaison.

– Moi, je ne m'y serais jamais autorisée si Steve n'avait pas

commencé», s'empessa de préciser Gretchen. En colère. Épuisée. «J'étais désespérée. Et malheureuse. Tout s'écroulait.

– Gretchen, je ne suis pas là pour vous juger. Mais j'ai besoin de tirer les choses au clair. Est-ce que vous avez parlé à Steve de vos soupçons?

– Oui, juste après ce colloque sur Dickens. Je lui ai dit que je savais qu'il avait une maîtresse. Il l'a reconnu. Il a affirmé qu'il avait cessé de la voir depuis plusieurs semaines.

– Steve est-il au courant pour Bill?

– Il doit se douter de quelque chose. Je suis allée à ce colloque et j'en suis revenue complètement transformée. Mais je ne lui ai rien dit.

– Où vit Bill?

– Il enseigne à UCLA et habite Santa Monica. Il y a un autre problème. Il est marié. Et il a aussi divorcé une fois : c'est une des raisons pour lesquelles c'était si bon de lui parler. Il comprenait exactement ce que je traversais.

– Et il a des enfants?

– Un de chaque mariage.

– Alors comment fait-il pour discuter avec vous pendant une heure, aussi tard?

– Il s'est levé au milieu de la nuit et il est allé dans son bureau.

– J'ai une suggestion.

– Je devine quoi, dit Gretchen. Je devrais en parler à Steve.

– Sans doute, mais je ne pensais pas à ça. Pourtant, je serais prête à parier qu'il est au courant. Ma suggestion est la suivante : c'est vous qui avez la main. Vous ne vous en rendez peut-être pas compte, mais c'est vous qui êtes aux commandes. Pas Bill, ni Steve. Vous possédez toutes les cartes. Je vous suggère alors

de faire exactement ce qui est bon pour vous. Par exemple, d'intégrer Bill dans votre planning.

– Mais comment cela pourrait-il marcher ? demanda Gretchen, un peu désorientée.

– Eh bien, ne restez pas là à attendre que la femme de Bill soit couchée pour qu'il puisse filer dans son bureau vous appeler et vous empêcher de dormir toute la nuit. Dites-lui à quel moment cela vous plaît qu'il vous téléphone.

– Il ne peut quand même pas tout simplement dire à sa femme : "Excuse-moi, il faut que j'aille appeler Gretchen."

– Probablement pas, mais c'est son problème, pas le vôtre.

– J'ai besoin de lui parler.

– Croyez-moi, il trouvera une solution.

– Je ne veux pas le stresser.

– Le stresser ? Mais vous avez deux jeunes enfants dont vous vous occupez seule, des copies à corriger, des cours à préparer, des réunions auxquelles vous devez assister, et votre couple qui part à vau-l'eau. Quel est celui des deux qui est en état de stress ?

– Je veux lui parler, dit Gretchen, des larmes dans la voix. J'ai besoin de lui. »

Elle est vraiment épuisée, pensa Sandy. À bout de forces.

« Il est là, répondit-elle. Vous vous êtes magnifiquement débrouillée pour tout démolir, mais maintenant, il va falloir vous reconstruire.

– Je suis amoureuse de lui, lâcha Gretchen, rien ne pouvant plus endiguer le flot de ses paroles. À lui je peux me confier. J'ai enfin trouvé quelqu'un à qui parler. Pour la première fois depuis des années. J'ai tellement envie de sa présence que ça me fait mal à l'intérieur. »

Elle regarda Sandy et tendit les mains.

UN MARIAGE SUR ÉCOUTE

« Mais il est marié et il a déjà divorcé une fois. Cette histoire ne marchera jamais. Je voudrais que sa femme meure. »

Gretchen sanglotait désormais. Sandy lui donna la boîte de mouchoirs en papier qu'elle gardait sur la petite table à côté de son fauteuil.

« Je suis épuisée ! soupira Gretchen.

– Je sais, dit Sandy. Le contraire serait étonnant. »

Sandy entendit la Mercedes de Steve, la C63 AMG, entrer en vrombissant dans le parking, le même son exactement que la C63 de sa mère, et cela l'agaça prodigieusement. Ce n'était pas par souci du confort de ses clients que sa mère avait choisi cette voiture – pour une Mercedes, on y était plutôt à l'étroit. Elle voulait la puissance du moteur, le gros V8 rugissant avec un couple très élevé qui, d'un coup d'accélérateur, pouvait vous coller au siège, faire fumer les pneus arrière et vous communiquer son intensité rageuse : accrochez vos ceintures, c'est moi que v'là ! Ça, c'était maman. *Est-ce l'image de toi que tu souhaites donner, Steve ?*

Il ne monta pas immédiatement. Quatre ou cinq minutes s'écoulèrent avant qu'il n'ouvre la porte de la salle d'attente, ce qui fit s'allumer le voyant de contrôle sous le bureau de Sandy. On frappa ensuite à la porte, qui s'ouvrit, mais pas complètement. Steve passa la tête à l'intérieur.

« Je ne suis pas sûr du protocole, dit-il. Est-ce que j'attends jusqu'à ce que vous veniez me chercher ?

– Oui, parce qu'un patient pourrait encore se trouver là – en crise. Mais en l'occurrence, il n'y a personne. Entrez. »

Il paraissait tel qu'en lui-même, déprimé, pareil à une assiette de porcelaine translucide et fendillée, comme celles que la mère de Sandy avait achetées tard dans sa vie, une porcelaine si fine qu'on pouvait voir sa main à travers.

« Est-ce que vous pouvez me donner votre avis sur quelque chose ? demanda-t-il.

REMERCIEMENTS

Je remercie ma femme, Emilie Osborn, et mon éditeur,
Jonathan Galassi.

Réalisation : PAO Éditions du Seuil
Reproduit et achevé d'imprimer sur roto-page
par l'imprimerie Floch à Mayenne
Dépôt légal : janvier 2019. n° 1403 ()
Imprimé en France